

Bocquet, Catherine (2000) : *L'art de la traduction selon Martin Luther ou lorsque le traducteur se fait missionnaire*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », 286 p.

André Clas

Volume 46, numéro 4, décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clas, A. (2001). Compte rendu de [Bocquet, Catherine (2000) : *L'art de la traduction selon Martin Luther ou lorsque le traducteur se fait missionnaire*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », 286 p.] *Meta*, 46(4), 725–728. <https://doi.org/10.7202/002263ar>

Comptes rendus

BOCQUET, Catherine (2000) : *L'art de la traduction selon Martin Luther ou lorsque le traducteur se fait missionnaire*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », 286 p.

L'auteur nous présente le *Sendbrief vom Dolmetschen* ainsi que les premières pages du *Summarien über die Psalmen und Ursachen des Dolmetschens* dans leur version originale, édition de Weimar de 1530, ainsi que la traduction en français de ces textes. Si le *Sendbrief* a été traduit en français, il semble bien qu'il n'en était pas de même pour les *Summarien*. C'est donc un ajout documentaire non négligeable et il faut rendre hommage à l'auteur de mettre ainsi à notre disposition deux textes dont on ne peut nier l'importance pour l'histoire de la traduction et même pour l'évolution des théories traductologiques. Il y a là une heureuse présentation des « deux principales sources de ce que l'on pourrait appeler la théorie de la traduction de Martin Luther » (*Avant-propos*, p. 11). Il fallait, comme le dit l'auteur, reprendre la traduction, car la version du *Sendbrief* connue sous le nom de « *Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des saints* », qui date de 1964, présente certaines lacunes et accredité notamment l'existence de « *Sudler de Dresde* » alors qu'il s'agit d'une mauvaise compréhension du texte, le mot n'est pas un nom propre. En francique, on parle d'un « *Sudler und Hudler* » quand on veut désigner quelqu'un qui gâche et qui bâcle les choses. En allemand, « *Sudler* » désigne donc un griffonneur, un barbouilleur ou selon les synonymes proposés par l'auteur (p. 228) : *écrivain, écrivassier, gâte-papier, chieur d'encre, pisseur de copie, plumitif, coupeur de texte, scribouillard* et même le néologisme *traductaillon*.

Il est bien entendu évident que dans ces deux textes, Luther expose non seulement sa « manière de traduire » appliquée aux textes bibliques mais donne également ses orientations théologiques. On comprend que la traductrice ait senti le besoin, pour ne pas trahir l'auteur, de lier sa traduction à la théologie d'où son sous-titre « *lorsque le traducteur se fait missionnaire* ». C'est en participant à des séminaires de théologie qu'elle a « *commencé à prendre la mesure des enjeux théologiques des choix de Luther dans son activité de traducteur* » (*Avant-propos*, p. 12).

Le livre est divisé en cinq chapitres, une bibliographie et une annexe en trois parties (liste des abréviations des livres de la Bible, « *Der Papstesel zu Rom* », illustration, et le résumé, par R. Dithmar, de l'interprétation de la xylographie par Philipp Melanchthon, extrait de la préface du duc Georges de Saxe à la version Emser du Nouveau Testament). Le premier chapitre *Martin Luther traducteur de la Bible et écrivain d'expression allemande* comprend trois parties : *la hiérarchie des langues, la langue allemande et la langue de Luther*. On sait que pendant tout le Moyen Âge, le latin était la langue véhiculaire de l'élite intellectuelle et la langue de l'Église de Rome et que le grec et l'hébreu étaient des langues savantes et sacrées. Peu à peu les langues vulgaires s'affirment à fois comme langues réceptrices mais également comme langues

productrices. Luther, rappelons-le, n'a pas été le premier à traduire la Bible en langue vernaculaire. On a dénombré, entre 1461 et 1522, quatorze éditions en haut allemand, quatre en bas allemand, sans tenir compte des traductions partielles. Il faut rappeler que tous les pays européens développent peu à peu à la même période une certaine prise de conscience régionale et donc également linguistique. C'est vers 1100 que le papier se fabrique en Europe, après la révélation du secret chinois gardé depuis le 11^e siècle et l'introduction à Samarkande en 757, puis à Bagdad, Damas et Tunis, facilitant ainsi la diffusion des connaissances par l'abaissement des coûts de revient et l'augmentation de la production de textes. Un autre perfectionnement industriel suivra bientôt : l'invention de l'imprimerie qui assurera encore une plus grande diffusion à un moindre coût de revient. On assiste aux mêmes demandes dans de nombreux pays européens et un peu partout des demandes de réformes religieuses se font de plus en plus pressantes. L'Angleterre avait Wyclif (1382) qui réclamait la traduction de la Bible en langue vernaculaire pour qu'elle soit à la disposition de tous les fidèles, et la Bohême avait Jean Hus. Les climats sociaux révèlent un malaise qui apparaîtra clairement dans la crise religieuse européenne du 16^e siècle. Il semble bien que Jean Hus, qui fut brûlé à Constance en juin 1415 (452 barons et chevaliers adressèrent une protestation au Concile de Constance), servit de modèle théologique à Martin Luther. L'Église avait, dès 1343, installé un inquisiteur à Prague pour faire face au courant hussite dans l'Europe danubienne et à l'Université de Prague qui alimentait un courant de contestation en mettant entre autres l'accent sur l'importance de la réhabilitation de langue vernaculaire et en se déclarant autorité suprême de l'Église en approuvant un programme « hussite ». Le moine augustin de Wittenberg, juriste et docteur en théologie, connaîtra les mêmes difficultés. En janvier 1521, la bulle papale prononce l'anathème contre Martin Luther et, en juin 1521, l'édit de Worms le met au ban de l'Empire. Le prince-électeur de Saxe, protecteur de Luther, l'héberge au château de la Wartburg, près d'Eisenach. C'est là qu'il commence la traduction du Nouveau Testament en allemand et, conscient des difficultés de sa tâche (donner en allemand un meilleur texte que la version latine de la Vulgate), Martin Luther « insiste sur la nécessité de discuter son travail avec d'autres personnes afin que le résultat soit à la hauteur des attentes » (p. 25). Le texte révisé a été publié en 1522, les Psaumes en 1531 et la Bible complète en 1534. La traduction des Écritures devenait une obligation pour Luther, car il faisait valoir dans ses écrits et ses prêches que « tout chrétien est prêtre et capable de juger par lui-même, aussi bien que les clercs » (p. 27), tout comme il défendait que « la seule autorité légitime pour ce qui touche à la foi est l'Écriture sainte » (p. 28). La « révélation salvatrice » l'obligeait à mettre à la disposition de tout le monde des textes compréhensibles et lisibles. Luther a traduit la Bible en s'appuyant sur les textes originaux hébreu et grec et non sur la *Vulgate* : retour donc aux vraies sources. On a souvent dit que Martin Luther était le créateur de l'allemand moderne, c'est bien entendu une exagération, il faut cependant lui reconnaître une très large contribution à la diversification « des ressources expressives de l'allemand » et un rôle fondamental dans l'unification linguistique : sa traduction de la Bible était lue partout et ses cantiques étaient chantés dans les écoles et les églises réformées. Le deuxième chapitre intitulé *Le « credo traductologique » de Martin Luther* est formé de trois parties : *Un traducteur cibliste... qui se révèle parfois sourcier, Praticien de la traduction avant tout*. La théorie de la traduction de Martin Luther s'appuie, comme on l'a déjà dit, sur le *Sendbrief vom Dolmetschen* (1530) ainsi que sur les

premières pages du *Summarien über die Psalmen und Ursachen des Dolmetschens* (1531-1532) (*Brève présentation des psaumes et explications sur la façon de les traduire*) et l'auteur la complète par la lecture des *Tischreden* (*Propos de table*) dont un grand nombre concerne la traduction et des questions linguistiques et théologiques annexes.

C'est la transmission du message biblique qui reçoit la priorité, c'est-à-dire qu'il faut réexprimer le message en tenant compte des ressources de la langue cible, elle seule a priorité. Bien entendu, le traducteur doit maîtriser à fond la langue source et lui accorder tout le respect voulu pour bien comprendre et il doit également posséder la gamme la plus riche de la langue cible. Le texte souvent cité qui conseille d'écouter parler les gens du commun pour traduire n'est pas un appel « à faire peuple », mais plutôt un conseil rappelant la nécessité de la priorité de la clarté et l'importance du destinataire. Le principe fondamental posé par Martin Luther est le même que celui que l'on est obligé de rappeler de temps à autre, soit celui « la finalité de toute activité traduisante ». Pour la reformulation en langue cible, le traducteur « doit avoir compris le contenu » et le « sens du texte passe avant les particularités formelles de la langue source ». Dans ce chapitre l'auteur explicite les divers principes traductologiques de Luther en s'appuyant sur les citations originelles et nombreuses avec leur traduction en français des divers écrits de Luther. L'ensemble est parfaitement exemplifié et les traductions sont remarquables de clarté tout comme les arguments étayés par des renvois à d'autres sources françaises, anglaises et allemandes.

Le troisième chapitre, *Le Sendbrief vom Dolmetschen*, comprend trois parties soit *Qu'est-ce que le Sendbrief vom Dolmetschen? Invitation à la lecture* et le texte du *Sendbrief vom Dolmetschen* où l'auteur présente la « lettre-traité », les personnages impliqués (Wenceslas Link, Jérôme Emser, le chieur d'encre de Dresde, Philipp Melancton, Matthäus Aurogallus, natif de Bohême, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et bien entendu Luther) et le texte original et sa (re)traduction. Le quatrième chapitre, *Les Summarien über die Psalmen und Ursachen des Dolmetschens*, comprend deux parties : une préparation à la lecture avec une introduction au texte évoquant les enjeux de certaines prises de positions et l'exploitation par d'autres (récupération de certains textes par les nazis) et le texte original suivi de sa traduction. Le cinquième et dernier chapitre s'intitule *Quelques réflexions en marge de la traduction et de la retraduction* où l'auteur rappelle quelques principes généraux, des problèmes ponctuels (la question du tutoiement, les citations latines, les proverbes, les expressions idiomatiques...) et le problème de la retraduction (Le *Sendbrief* avait été traduit par Jean Bosc).

C'est à ne pas en douter un ouvrage à lire et à relire. C'est un travail de parfaite érudition clair, remarquablement documenté, argumenté avec conscience, bref un ouvrage fait avec grande compétence, mais aussi, et cela se sent, avec conviction et une grande modestie. L'ouvrage doit figurer dans la bibliothèque du traducteur et peut parfaitement servir de point de départ et de matière à un séminaire de traductologie dans le cadre des formations de traducteurs. La bibliographie de l'auteur couvre dix-huit pages et permet de bien situer les renvois indiqués. Nos références n'ont d'autre but que de bien déterminer l'époque et de confirmer ou rappeler certains faits historiques pour mieux situer les personnages et les événements, tout comme les répercussions qui ont suivi.

ANDRÉ CLAS
Université Montréal, Montréal, Canada

RÉFÉRENCES

- BÉRENGER, J. (1990) : *Histoire de l'empire des Habsbourg, 1273-1918*, Paris, Fayard.
- HABSBOURG, O. VON (1999) : *Charles Quint. Un empereur pour l'Europe*, Bruxelles, Éditions Racine.
- PYM, A. (2000) : *Negotiating the Frontier*, Manchester, St. Jerome Publishing.